

P R E M I È R E P A R T I E

**P**ARVIS DE LA DÉFENSE. TOUR LÉONARD DE VINCI. Œuvre du Coréen Ling. Edifiée en 2004. Déploiement d'ailes de verre taillées comme du cristal. Au vingtième étage de ce vaisseau empereur, mille neuf cents mètres carrés sont dédiés au département publicité de la filiale française du grand groupe de presse détenu par la holding sino-américaine Trust & Money.

Sur le plateau 18, au nord-est, se trouve le bureau d'Anne Duval.

Anne a trente-six ans. Elle est assez jolie mais pas éblouissante, pèse cinquante-deux kilos pour un mètre soixante-cinq, fait du 80 B et a de longues jambes fuselées.

Anne est assise dans son fauteuil président en cuir noir. À cet instant, elle entre sur son tableur Excel la double page quadrichromie qu'elle a arrachée *in extremis* au directeur de la publicité du groupe Accor avec qui elle vient de déjeuner chez Francis, la célèbre brasserie de l'Alma. Le chiffre d'affaires réactualisé de décembre s'affiche sur l'écran, suivi du chiffre cumulé qui équivaut aujourd'hui au Total général annuel car l'année 2007 vient d'être bouclée. Anne double-clique et le comparatif 2007/2006 fait apparaître une progression de 22 %. Sans quitter l'écran des yeux, Anne porte à ses lèvres sa tasse à l'effigie d'Andy Warhol et boit une gorgée de café. Avec une lenteur savourée, elle actionne le scroll de sa souris et le montant de sa prime sur objectifs apparaît. *Banco!* jubile-t-elle intérieurement tandis que 30 000 euros clignotent comme un jackpot.

– M. Grey sur la deux... prévient timidement Judith, son assistante, avant de lui passer la communication.

– Alain! s'exclame Anne d'une voix enjouée. Merci de me rappeler! Comment allez-vous?

Elle croise les jambes et incline son fauteuil. Dix minutes plus tard, Anne sait tout des prochaines vacances de son annonceur. Mais la seule information intéressante qu'elle ait glanée concerne les budgets de la compagnie aérienne dont Grey est directeur marketing. Ils seront réduits en 2008. Comme Anne veut éviter à tout prix que son magazine soit exclu des prochains plans, elle note d'appeler l'agence de publicité. Elle prendra rendez-vous séparément avec le directeur de clientèle et le chef de groupe média. Anne ne néglige jamais personne et, partant du principe qu'un junior deviendra forcément un senior, elle invitera dans un second temps le nouveau média-planer. Tout en discutant avec Alain Grey, Anne griffonne sur sa fiche « La Roche Guyon ». Elle le ressortira, à l'occasion, dans une conversation. Les gens aiment bien qu'on s'intéresse à leur région. Puis Anne propose un déjeuner. À L'Avenue. Le 11 janvier.

Anne aurait voulu passer d'autres coups de fil mais on est vendredi et il est dix-sept heures. Bientôt, plus personne ne sera joignable. D'ailleurs, elle entend déjà les chefs de publicité plaisanter dans les couloirs de Trust & Money. Anne ressent un léger pincement au cœur. Moitié jalousie, moitié désarroi. Elle boit une gorgée de café pour calmer le tremblement de ses lèvres. Il n'est pas question qu'elle se mette à pleurer!

Elle voudrait se concentrer sur son travail mais elle imagine l'effervescence derrière les minces cloisons. Les secrétaires qui, tout en bavardant, remontent dans un même élan la fermeture éclair de leur doudoune

et rassemblent leurs emplettes effectuées au centre commercial des Quatre Temps. Elles sont ailleurs. Déjà. Dans des bras masculins. Avec leurs petits. Dès qu'elles seront sorties, elles presseront le pas, se hâteront vers les crèches ou les garderies, se bousculeront aux portillons des RER puis aux caisses des supérettes.

Anne les envie, toutes ces filles débordées. Elle, elle n'a rien à faire. Aucun projet. Personne. Elle entend les portes se verrouiller les unes après les autres, *Bon week-end!*, les pas s'éloigner, *À lundi!*, les voix s'éteindre à mesure que les gens quittent l'étage. Aucun ne songerait à lui dire au revoir. Les ascenseurs s'ouvrent et se ferment. Puis le rythme s'espace jusqu'à laisser place au silence.



Dans le bureau d'à côté, Judith est là pour quelques minutes encore. Elle fait semblant de ranger. Mais Anne sait qu'elle est en train de colorer ses joues avec du blush Bourjois. De se parfumer le creux de l'oreille avec cet échantillon d'Anaïs Anaïs caché dans son tiroir. Judith pense à Baptiste, son petit ami, qui l'attend, impatient, à l'angle de la Brioche dorée. Cette fille est comme les autres! se dit Anne. Elle me quittera si je commence à m'attacher.

– Vous avez encore besoin de moi, Anne? s'enquiert Judith d'une voix fluette.

Même si son regard est un peu craintif lorsqu'elle s'adresse à sa supérieure, son esprit est ailleurs. Le bowling. La nouvelle boîte à la mode du Pré-Saint-Gervais. Sa sœur qui vient d'avoir un bébé. Baptiste, son chéri.

– Pourquoi? Il est déjà six heures? demande hypocritement Anne.

– Non, mais c'est vendredi! se justifie la jeune fille en rougissant.

– Ah! oui! *Of course!* Sacré vendredi... lâche Anne avec un rictus.

Le portable de Judith émet sa petite musique de Monoprix. Au moment où elle soulève le clapet et dit *Allô*, Anne la rappelle d'une voix autoritaire:

– Judith!

– Oui?

– Je serai chez Air France, lundi matin. Profitez de mon absence pour faire le point avec la fab. Et n'oubliez pas de préparer ma revue de presse!

Anne sourit rarement lorsqu'elle s'adresse à ses subordonnés. Jamais de familiarité au bureau. N'est-ce pas ce qu'on attend d'une dirigeante? Fermeté et distance? Depuis treize ans qu'elle travaille dans ce groupe, Anne s'est toujours tenue à l'écart des gens. Ses collègues, mot qu'elle exécute, ne l'ont du reste jamais intégrée à l'équipe commerciale. Mais cela lui est bien égal, à Anne, que les autres l'aiment ou pas. Elle a ses clients pour scander le rythme de ses journées. Et puis ses patrons, surtout, qui ne l'ont jamais lâchée.

Bien sûr, Anne pourrait faire comme tout le monde. Quit-ter ce bureau aseptisé et s'occuper de sa vie privée. Personne ne le lui reprocherait. Surtout un jour comme aujourd'hui. Plus 22 %! Par les temps qui courent, c'est une performance. Mais elle n'a pas envie. Anne. De partir. Pas encore. D'ailleurs, elle a toujours quelque chose à terminer. Une stratégie à élaborer. Une plaquette à peaufiner. Une étude de marché à analyser. Des chiffres prévisionnels à aligner. Quand elle pense qu'elle va rafler le titre de meilleure vendeuse! Une fois de plus! C'est pour cela que les gens la détestent. Parce qu'elle est la meilleure.



Il est près de vingt heures. Anne a fini d'imprimer ses documents. Elle les range dans des chemises de couleurs différentes, jette les post-it raturés, verrouille son bloc-tiroir et se lève. Au moment de prendre son manteau, elle se ravise et revient à sa table. Au loin, elle perçoit le vrombissement d'un aspirateur.

Elle compose le numéro de la Maison des Hortensias, le centre médicalisé dans lequel sa mère est pensionnaire depuis trois ans. Elle parle d'un ton pressé, sans préambule. Une politesse inutile.

– Je te dérange?

– Non. Jamais.

La mère est si soulagée d'avoir des nouvelles de sa fille que pour rien au monde elle n'écouterait l'appel.

– Qu'est-ce que tu faisais?

– Je regardais les informations.

– Ils vous ont fait de bonnes choses à dîner?

– Des lasagnes.

– C'est drôle... (Anne saisit son mot de passe afin d'accéder à sa messagerie électronique)... ils ne font plus poisson le vendredi?

La mère trouve que sa fille pose toujours de drôles de questions mais ne relève pas.

– Il faut croire que non!

Anne ouvre un mail envoyé via l'Intranet dix minutes auparavant. L'identité de l'expéditeur se résume à une succession de lettres qui ne veulent rien dire mais Anne sait de qui il s'agit.

– Bon, maman, je vais te quitter, dit-elle d'une voix soudain étranglée.

– Quand est-ce que tu viens? s'inquiète la mère.

– Dimanche, maman, dimanche, murmure-t-elle machinalement en raccrochant.

Bien qu'extrêmement troublée par la teneur du message, Anne se remet au travail. Elle compulse la presse concurrente, met de côté quelques pages de publicité puis envoie le reste du magazine dans la corbeille. Elle se dirige ensuite au distributeur à café situé au bout du couloir et, en revenant, éteint l'interrupteur de son bureau. La pièce n'est plus éclairée que par la multitude de points lumineux qui embrasent les tours de la Défense.

Il est vingt heures trente lorsque la silhouette d'un homme se découpe dans la pénombre. Anne n'esquisse pas le moindre geste. Elle souffle doucement à la surface du gobelet en polystyrène puis fait mine de poursuivre son classement. L'homme la regarde en silence.

– C'est bientôt fini votre petit découpage? demande soudain l'homme.

– On ne peut plus continuer comme ça! répond sèchement Anne sans lever les yeux.

– Et pourquoi?

– Parce que!

L'homme ricane. Anne continue d'une voix sourde:

– Vous et moi! C'est...

– Quoi?

– Abject!

– Rien que ça? ironise l'homme. Abject?

Le regard d'Anne se voile d'inquiétude.

– Écoutez... On va tout arrêter! D'accord?

– Arrêter? Mais comment?

– *Comment?* Mais en cessant de se voir!

– OK! dit l'homme.

Pourtant il ne bouge pas.

– Eh bien, qu'est-ce que vous attendez? Partez! ordonne-t-elle. Tout de suite!

– Maintenant que je suis là. Ce serait dommage...

Anne baisse la tête. Il lui en faut si peu pour fléchir.

– Viens! fait l'homme d'une voix douce.

Puis il ferme la porte à clef.



Ils jouissent au même moment. Anne ne cesse de se convaincre que l'homme pourrait mourir, là, devant elle, elle ne ressentirait rien. Car il n'existe pas. D'ailleurs, elle ignore tout de lui. Jusqu'à son nom. Et c'est bien mieux ainsi. Elle gémit encore. De honte et de plaisir. Il se retire. Elle se rhabille. Elle se sent misérable et comblée à la fois.

– Tenez! dit-il gentiment. Je vous ai apporté des journaux. Pour le week-end.

Il extirpe d'une large sacoche en cuir les revues éditées par Trust & Money.

– Merci!

Anne hausse les épaules.

– Vous voulez autre chose? Un magazine de déco?

– Non. Ça ira.

– Vous ne sortez jamais?

Anne ne répond pas.

– Vous avez des projets? Vous êtes mariée?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire? dit Anne en poussant l'homme à la porte.

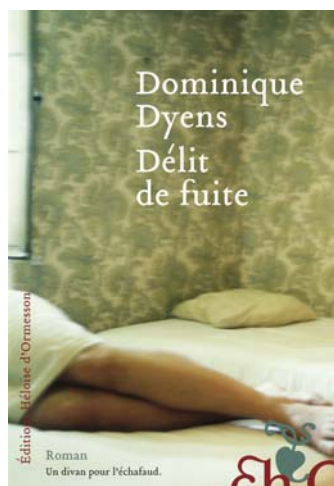
La lumière du couloir les aveugle. L'homme se tourne vers la jeune femme. Caresse son visage. Sa main descend sur son sein et le pétrit doucement.

– Ne revenez plus, chuchote Anne en détournant brutalement la tête. Promettez-moi...

– On verra, répond l'homme en s'en allant.

Le bruit de l'aspirateur s'est rapproché. Anne s'enferme dans son bureau. Effleure le sein sur lequel il a posé sa main et boit sa dernière goutte de café froid. Elle contemple Paris par la grande baie vitrée. La dernière nuit de novembre est tombée. Rien ne va, murmure-t-elle en écrasant rageusement le gobelet entre ses doigts. Je ne maîtrise plus rien.

À vingt et une heures quinze, Anne quitte enfin le plateau 18. Presque à regret. Avec, plantée au fond du ventre, une sorte de peur qui ne la lâche pas. Et maintenant? pense-t-elle tandis que sa Mini-One vert métallisé intérieur cuir s'engage sur la bretelle du périphérique sud.



Dominique Dyens, *Délit de fuite*  
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)  
192 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-103-5  
Distribution/diffusion Interforum